

CHUT !.. LE PSY CAUSE !

Sur un réseau social, j'avais posté un court billet questionnant un point de grammaire concernant certains usages du pronom relatif *qui* dans l'œuvre de Marcel Proust :

« les malles auprès de *qui* j'avais passé la nuit ». Marcel Proust – *La Prisonnière*.

Pris à dessein (l'assonance malles/mâles est assez suggestive), cet exemple n'est pourtant pas le seul dans *La Recherche* où le pronom *qui* ait un antécédent qui n'est pas une personne, mais un objet. C'est pour le moins incongru.

(autre exemple, pris dans *Sodome et Gomorrhe* : « M. de Charlus vit avec ravissement ce geste autoritaire et viril, manié par la main gracieuse pour *qui* il aurait dû être encore trop lourd, trop massivement brutal, avec une fermeté et une souplesse précoces... » Antécédent de *qui* : la main gracieuse.)

J'avais relevé pas moins de six occurrences de cet emploi surprenant du pronom *qui* précédé d'une préposition.

Parmi les commentaires suscités par mon billet, un certain Michel A. nous fit la grâce de plus de trois

pages (format A4, en police 12), tout imprégnées de psychanalyse.

Très doctement, Michel A. nous apprenait

« que ces malles, donc, renvoient au Phallus de la Mère phallique dans le complexe de castration qui inerve absolument tout le roman de Proust ».

Peut-on écrire ça sans rire ? On ne sait. Mais le lire sans rire est difficile. Quoi ? Qu'entends-je ?
« Arrête ton char, Lacan ! » Rhôôô !

Je vous ferai grâce, moi, du fatras psychanalysoïde qui suivait : c'était de la même eau (vous savez, ces termes consacrés, servis en ritournelles, en litanies, ce moulin à prières, et aussi efficaces que lui : « Je vous salue Phallus plein de grâce, vous êtes béni entre toutes les femmes... Saint Œdipe priez pour nous... Maintenant et à l'heure de notre castration, » etc...

Et en viens au constat que faisait Michel A. si désabusé sur l'état des cerveaux d'aujourd'hui, et qui semble le point où il voulait en venir :

« Mais personne n'y comprend rien...! C'est profondément triste, désespérant sur la qualité de lecture des lecteurs d'aujourd'hui et le signe, s'il en était besoin, de la décadence grandissante de la culture où force est de constater, une fois de plus, que nos grands auteurs deviennent illisibles et incompréhensibles à la plupart ! »

Je ne savais pas qu'on ait jamais lu Rabelais, Hugo ou Flaubert (surtout du temps où ils vivaient) avec les lunettes psychanalytiques.

Mais (et c'était rassurant pour la petite plèbe de béotiens que nous sommes, lecteurs et lectrices lambda), les plus grands noms de la critique littéraire contemporaine n'étaient pas en reste :

« la critique prétendument savante (les Roland Barthes, les A. Compagnon, J.-Y. Tadié et alii) est bien infoutue de savoir lire dans le roman de Proust. Ce qui est proprement affligeant pour le niveau de lecture des savants en France et le signe manifeste d'une arriération mentale de la critique après un siècle de psychanalyse et de lecture de Proust qui montre que le "roman de l'inconscient" chez Proust reste à ce jour encore non lu ! »

Ah nous y voilà ! Il faut (injonction) lire selon la grille de la psychanalyse !

S'ensuivaient des passages aux accents de diatribe fustigeant

« la métaphysique occidentale [qui] est en crise »

ou le déclin et la *schizophrénisation* de l'Occident dans sa perte des repères augustiniens (Saint Augustin), etc.

Quand, par un nième commentaire nourri de toute la quincaillerie freudienne, Michel A., le psychanalysoïde, s'adressa à moi, je lui répondis que, pour ne pas être désobligeant, je ne commenterai pas ses textes, mais que je lirai, puisque ça semblait être en rapport avec la question grammaticale que je posais, une courte étude dont il avait joint le lien, que voici :

<https://www.e-periodica.ch/cntmng?pid=rlr-001%3A1993%3A57%3A%3A670&fbclid=IwAR0zZhkADECa1NqIJq8bhPIBt19YoRzOcZkTLpdP-OKbBs4TW5pYmSOpWn0>

Où l'on ne trouvera pas la moindre trace de psychanalyse !

Je n'avais pas répondu à ses commentaires insanes, parce que si j'en avais pris le temps (et je le prends maintenant), voici ce que j'aurais écrit :

La science est un processus cognitif qui fonde son modèle *a posteriori*, après les résultats, et la théorie n'est émise que d'après l'observation, l'expérimentation, les faits, et reste sous leurs contrôles. C'est l'humilité de la démarche qui garantit la réfutabilité de ses résultats et, par la même occasion, leur fiabilité.

Rien de tel en psychanalyse ! Au rebours, elle sert un discours *a priori*. Aucun résultat factuel ne vient l'étayer. Elle reste dans l'ordre de l'opinion, voire de l'idéologie. La théorie des rêves de Sigmund Freud, par exemple, totalement désuète aujourd'hui, fonctionnait sur des *a priori*, cachés sous le vernis scientifique si recherché à la fin du 19ème siècle, lorsque toute discipline revendiquait la respectabilité scientifique de la physique. De sorte que cette théorie des rêves, freudienne,

ressemblait à un traité de mécanique sur les gaz parfaits !

Malgré ses appareils, la psychanalyse n'a donc aucune valeur scientifique et quasiment aucune efficacité thérapeutique (il ne faut pas négliger l'effet placebo, et sur le long terme qu'exige la « cure », la « guérison » finit parfois par poindre naturellement). C'est une pratique essentiellement discursive. Le discours psychanalytique, dogmatique à l'instar du discours religieux (et la longueur de la logorrhée de Michel A. montre assez bien qu'il s'agit de « répandre » la bonne parole) se cristallise autour de grandes figures théoriques, figées une fois pour toutes (l'Œdipe, la castration, la scène primitive, etc.) répétées à l'envi, comme les marmonnements liturgiques.

Quand une théorie scientifique ne rend pas compte du réel perceptible, ce n'est évidemment pas le réel que l'on peut changer, c'est la théorie qu'il faut amender. Devant un texte, un psychanalysoïde, lui, fait l'inverse : il change l'observable (le texte), pour le conformer à sa théorie. Avec cette tendance à prendre l'écrivain comme une marionnette docile et à s'en faire le ventriloque.

Quand le psychanalyste (ou psychanalysoïde) se met à « étudier » n'importe quel texte littéraire, il ne s'agira pas pour lui de le lire avec la candeur et l'ouverture d'un regard découvreur, mais de le forcer à entrer dans sa grille de lecture *a priori*, pour tenter d'y débusquer, ou plutôt, pour y décréter, tout ce qui la confirme, tout ce qui pourra être vu selon les schèmes énoncés plus haut (Œdipe, castration, scène primitive, etc.) ; l'opération sera systématique, de distorsion et de déformation pour faire rendre gorge au texte.

La malhonnêteté consiste ici à fabriquer (avec, d'une part, un texte préfabriqué répondant aux injonctions de l'exégèse psychanalytique, et, d'autre part, de deux ou trois termes choisis pour servir la cause, prélevés dans le texte original), à fabriquer, donc, un paratexte, et à le faire passer pour le sous-texte, inconscient ou voulu par l'écrivain, recelant la vérité ultime et cachée du message.

Le terrorisme intellectuel consiste ici à tenter de faire croire que l'inconscient seul, en maître omnipotent (dont le psychanalyste serait le prêtre oraculaire et sibyllin) serait à l'œuvre dans *La Recherche*, comme dans tout texte littéraire.

« La vérité n'est pas ce que vous écrivez, elle est ce que je veux y lire, moi » pérorer le

psychanalysoïde avec une fatuité et une arrogance rares.

Façon aussi de s'accorder le plaisir accessoire de s'approprier un texte, non comme lecteur mais comme auteur (du paratexte), et même comme super-auteur doté de « tant de science » (pauvre petit Proust, qui, sans Michel A., ne serait rien !).

Or Proust a à cœur de compenser la riche complexité de sa prose en la faisant très logique, tellement limpide, explicative et rigoureusement structurée qu'elle n'a nul besoin d'interprétation, nul besoin d'herméneute ou de paratexte : on est dans le Logos, pas dans la glossolalie ; on n'est ni dans la poésie hermétique, ni dans une esthétique surréaliste, ni dans l'écriture automatique.

Mais quel que soit le texte, la grille sera appliquée, ce qui garantit le résultat puisque L'ANALYSE PRÉCÈDE LA LECTURE. On est dans ce qu'on appelle en logique : un sophisme, ou une pétition de principe. Il s'agira de lire avec les besicles freudiens et de faire entrer (coûte que coûte, même au prix du ridicule) le texte, en le déformant, en lui faisant dire ce qu'il ne dit pas (sous couleur d'inconscient, de refoulement, etc..) dans la moulinette *a priori* de la *vulgate* jargonnante de la psychanalyse.

Car, de même que le religieux englobe l'incroyance dans son système, « c'est parce que le mécréant n'a pas encore rencontré Dieu qu'il ne croit pas en Lui », de même, le psychanalysoïde maintient le sceptique dans ses propres concepts « si vous niez la pertinence de la psychanalyse, c'est parce que vous êtes dans le refoulement », phrases servies toutes deux avec le même fin et suffisant sourire.

Pour convaincre le récalcitrant, il utilisera toutes les techniques d'édification et d'intimidation (du ton péremptoire au mépris affiché... en passant par l'argument d'autorité) techniques familières à cette coterie « d'initiés ».

Tout ça fonctionne exactement comme une religion.

D'un texte littéraire, la vision résultante pourra donner une analyse proche du délire surinterprétatif à tendance sectaire.

Dans le cas de Michel A., le délire dérivant peu à peu, en bonus et l'air de rien il en profite pour glisser un discours décliniste (« *schizophrénisation* » de *l'Occident oublieux de son passé, etc.*), voire des considérations réactionnaires. Ou comment donner à ses opinions une sorte de caution scientifique, et l'apparence savante. Voici, d'ailleurs, une autre de

ses perles (la dernière que je donnerai *in extenso*, promis !):

« Tout ce que ce fil [un groupe du réseau social dédié à l'œuvre de Marcel Proust] donne à lire est assez effarant et effrayant sur le niveau de lecture de notre pauvre pays décidément en pleine décadence. Il faut venir ici pour voir la médiocrité se vanter de sa médiocrité »

Dans la posture totalitaire (le propre de toute idéologie) qu'endosse le psychanalysoïde quand il s'intéresse (et c'est notre seul sujet) aux textes littéraires, il lui est impossible d'accéder à l'humilité et de considérer son discours comme un simple registre de lecture, contingent, et d'autant plus superflu qu'il n'a aucune vertu explicative.

Tenez, adonnons-nous y sur un exemple :

Dans *La Prisonnière*, le passage sur le sommeil d'Albertine (qui confine au sublime et dont je donnerai les références précises ci-dessous – le lire le matin au réveil pourrait tirer les larmes au lecteur le plus fermé à la littérature), ce passage est précédé de :

« Au reste ce n'était pas seulement la mer [...] mais parfois l'assoupissement de la mer [...] je me levais pour aller chercher un livre dans le cabinet de mon père » Marcel Proust.

Vous le voyez venir, le Michel A., avec sa boîte à outils : pour déflorer la mer/mère, en Œdipe, le

Narrateur va chercher le Phallus (le livre) dans le cabinet du Père...

Vous voyez, ce n'est pas très compliqué, il suffit d'avoir quelques boulons et tournevis dans sa besace et hop ! le tour est joué. Mais ça apporte quoi ? Ça répare quoi qui ait été cassé ? Ça désengorge quel tuyau qui ait été bouché ? Ça éclaire quoi qui ne fût pas lumineux ? Ça soigne qui ?

Que, de tel passage, l'inconscient de Proust ait participé à la rédaction, à quoi sert-il d'y aller chercher de prétendus ressorts occultés, puisque la mécanique littéraire fonctionne pleinement en faisant déjà sens ? A quoi sert-il de repeindre les barreaux de la cage pour faire le portrait de l'oiseau* ? De psychanalyser le texte proustien, cure inutile puisque Proust est mort ?

La psychanalyse devrait aboyer à bon escient (tenter d'améliorer la santé mentale des personnes) et, quand il s'agit de prétendre à la compréhension (par décodage *a priori*) totale du monde (notamment des textes littéraires), devrait rentrer humblement dans sa niche.

Pour l'explication de texte, les outils de la linguistique sont tout de même mieux conçus, et autrement efficaces, n'en déplaise à Michel A.

Et voici, pour terminer dans la pure beauté littéraire, dans la pure poésie, les références du passage de *La Prisonnière*. Trop long pour tenir ici, vous trouverez sur la Toile des éditions numériques (légales puisque libres de droits, Proust étant dans le domaine public). Ce passage, juste après celui que je bricolais ci-dessus, commence par :

« Etendue de la tête au pied sur mon lit... »

Et se termine par :

« Je m'étais embarqué sur le sommeil d'Albertine ». La suite est aussi excellente, et plus... grivoise.

Si, avec ce long passage, vous n'êtes pas convaincu·e·s de lire Proust, je jette l'éponge !

* Allusion au poème *Pour faire le portrait d'un oiseau*, de Jacques Prévert.

Dominique Drouin – 17 avril 2023